

PAGES CULTURELLES

Images de la mère dans l'imaginaire maghrébin

L'art conduit à la connaissance du monde. Il révèle en même temps l'existence d'une vérité dont la nature est différente. Et notre rôle en temps que lecteur – observateur – interprète réside dans la découverte de celle-ci.



Par Mostafa Benfares, chercheur,
mostafama_2001@yahoo.fr

De plus, la beauté d'un texte littéraire n'est rien d'autre que sa vérité. Tel était déjà le sens du fameux vers de Keats : "Beauty is truth, truth is beauty"

Sur ma mère, roman de Tahar Benjelloun, écrivain marocain originaire de Fès, est un texte qu'on peut classer dans la catégorie des récits de la piété filiale. C'est l'histoire bouleversante d'une mère vraiment exceptionnelle atteinte de la maladie d'Alzheimer et dont la vie quotidienne oscille entre des moments de délire et de lucidité. Déplions-le!

Amnésie littéraire ?

Dimanche matin 9 mai. Ciel orageux et mélancolique. Une journée qui s'annonce lourde et désagréable. Aujourd'hui c'est la fête des mères murmurais-je. Oups! Je n'ai pas appelé ma mère et je n'ai rien envoyé pour lui souhaiter joyeuse fête.

Je marchais dans la pièce. Le grincement du bois franc me dérange et l'obscurité due à ce temps maussade m'étouffe. Me voilà qui m'approche des rayons de ma modeste bibliothèque planquée dans le petit coin. Je laisse mon regard parcourir tous les titres qui s'offrent à ma vision encore floue et imprécise.

Mon œil se perd dans la masse. Je commence par être pris de vertige et, pour y échapper encore, je pioche à ma façon au petit bonheur. J'ai fini par retirer un mince volume de couleur jaune intitulé Sur ma mère de T. Benjelloun. Sur ma mère/ fête des mères, étrange coïncidence ou propension nostalgique inconsciente ? Je m'écarte avec mon bouquin, je l'ouvre, je le feuillette et je me laisse prendre par ma lecture. Premières pages. Mystérieuse identification. Le mot mère, que j'adore et j'apprécie beaucoup, accompagné du pronom possessif ma est partout. La mère qui console, la mère qui allaite, la mère qui protège, la mère qui soutient, la mère qui encourage,

la mère qui souffre...mais aussi la mère qui délire en vieillissant et d'un délire signifiant.

Un livre sur toutes les mères

En juin 2008, T. Benjelloun était de passage ici pour recevoir un doctorat honoris causa de l'université de Montréal. Et lors d'une rencontre à la bibliothèque nationale du Québec, il avait le grand plaisir de nous parler de son nouveau roman sur sa mère. Il dressait un portrait presque de toutes les mères au Maroc et qui ont conservé, et le font toujours, leur statut traditionnel : s'occuper de la maison, faire des enfants, inculquer les vraies valeurs et veiller à l'épanouissement de la famille élargie. Ce portrait nous rappelle en quelque sorte celui de la mère de Driss Chraïbi.

Dans son roman intitulé La civilisation, ma mère! deux fils racontent leur mère, à laquelle ils vouent un merveilleux amour. Le plus jeune d'abord, dans le Maroc des années 30. Fragile et gardienne des traditions, elle est saisie dans des traditions ancestrales. Puis pour Nagib, le frère aîné et durant les années de guerre, la mère s'intéresse au conflit, sait conduire. Mais elle reste toujours semblable : simple, pure et tendre. Mais Sur ma mère dépasse ce cadre chraïbien, qui laisse transparaître un arrière fond comique, pour un autre plus douloureux et plus complexe, c'est celui de la mémoire, des facultés mentales plutôt de l'altération des facultés mentales.

Mémoire oublié et sénilité

Sur ma mère, ce nouveau souffle romanesque de Benjelloun, aborde la triste et douloureuse question de la mémoire et de l'oubli. Sa mère souffre de la maladie d'Alzheimer, qui est encore, semble-t-il, à son stade précoce. Cette dégénérescence ne laisse aucune chance aux cellules de se développer normalement. Les facultés mentales baissent et avec elles baissent aussi le degré de concentration et la capacité d'orientation dans les trois sphères (Temps, espace et personne). La personne atteinte devient dépendante. Elle perd le contrôle de soi et des choses environnantes, oublie son nom et celui de ses proches ainsi que le nom des objets qui décorent son quotidien.

Elle délire trop et devient parfois agressive. Et comme elle perd le contrôle des choses, elle n'est plus capable de satisfaire ses quatorze besoins de base déterminés par Virginia Anderson comme se vêtir et se dévêtir, boire et manger, éviter les dangers, communiquer avec ses semblables, éliminer d'où le problème d'incontinence et dont Benjelloun consacre une place à part dans son roman. En fait, les causes exactes ou éléments déclencheurs de cette maladie restent toujours imprécis. C'est une maladie en constante évolution et les problèmes ou handicaps qu'elle peut causer diffèrent sensiblement d'une personne à une autre.

S'ensuit alors que les traitements et les

thérapies doivent être super adaptés à la personne, en tenant compte essentiellement du stade de la maladie et de ses répercussions visibles et invisibles sur le patient. Dans ses romans, Benjelloun fait toujours allusion à sa mère, figure obsédante qui rebondit partout dans le récit. Cette image de la mère est souvent comparée à une source d'amour intarissable et peut-être, avouons-le dès l'abord, c'est le seul être au monde qui donne, plutôt que de recevoir, le verbe DONNER à tous les temps. Et c'est pour ces raisons exactement que pour nous les maghrébins, l'image de la mère est fortement ancrée dans notre imaginaire le plus enfoui. Peut-être le cas est différent dans les autres cultures parce qu'on ne définit pas ce mot de la même manière et on ne conçoit pas les choses de la même façon. Même dans la littérature négro-africaine, cette image sacrée de la mère demeure constante. Il suffit de parcourir quelques récits fort révélateurs pour pouvoir en déceler la quintessence symbolique comme le texte de Camara Laye qui dit : "Ô Damon! Ô ma mère! Toi qui m'allaita, toi qui gouverna mes premiers pas, je pense à toi !" J'ai mis le verbe penser ici en italique pour signaler sa surcharge sémantique. "Car refuser sa bénédiction à un enfant, comme le réaffirme Benjelloun, c'est l'exiler dans un espace sans pitié." Et toute ingratitude conduit à l'enfer, à la malédiction ici-bas et ailleurs.

Récit de la piété filiale

En lisant attentivement ce récit, on constate que Benjelloun a été confronté à ce qu'il appelle une "immense solitude physique" d'une mère que la maladie a usé et use progressivement, une mère qui est devenue avec la marche de temps comme "une petite chose à la mémoire vacillante", qui oscille entre les moments de délire et de lucidité. En réalité, c'est cette vie que Benjelloun tente de reconstituer et d'imaginer par fragments. Puisque "toute littérature est faite de mémoire" selon lui. Méditons au passage ce fragment : "Ma mère a toujours été coquette. Elle n'a jamais porté des couleurs sombres..." Elle prenait un soin particulier à choisir ses foulards... Je ne me souviens pas avoir vu ma mère les cheveux au vent ou la tête nue. Quand elle était à la clinique et qu'elle dormait, le foulard avait glissé un peu et laissait voir une partie de ses cheveux blancs. J'ai détourné la tête. Elle n'aurait pas aimé montrer ses cheveux." C'est le genre du respect digne, respect très tôt acquis par les enfants dans une société qui considère l'amour filial comme absolument sacré. L'Islam enseigne aussi le respect dû à celui qui nous apprend quelque chose d'où ce passage magnifique et fortement symbolique :

"Au Maroc, on nous apprend, en même temps que l'amour de Dieu, le respect quasi religieux des parents. La pire des choses qui puissent arriver à un être et qu'il

soit renié par ses parents... Nous devons à nos parents cette soumission qui peut paraître ridicule ou inadmissible psychologiquement en Occident. J'ai toujours baisé la main droite de mon père et de ma mère"

Certes, la découverte de l'Alzheimer a permis à Benjelloun de mieux connaître sa mère. Puisque selon les traditions islamiques, la mère ne raconte jamais sa vie intime à ses enfants garçons (anciens amours, moments préférés pour mettre un peu de Khôl et de swak, etc) Et bien qu'on essaie de cacher les choses le plus souvent, ce genre de maladie peut parfois nous trahir et nous démasquer à nu, révéler nos secrets cachés. Elle peut contredire notre pudeur "Lahchouma" comme elle peut dévoiler jusqu'aux os nos frustrations les plus enfouies.

Que peut la littérature ?

D'après ce texte, riche en images et en métaphores percutantes, qui manifeste d'un style d'une spontanéité inégalée, Benjelloun remet en question encore une fois la fonction essentielle de la littérature. Le texte vient comme une réplique pour répondre à ceux qui n'arrêtent pas de dire que la littérature ne parle que d'elle-même, ou qu'elle n'enseigne que le désespoir. Sachant que s'ils avaient vraiment raison, la lecture comme corrélation à l'écriture serait certes condamnée à disparaître et à brève échéance. Comme la philosophie ou les sciences humaines, la littérature demeure une pensée, une connaissance du monde psychique et social que nous habitons. Elle peut beaucoup. Elle peut nous tendre la main quand nous sommes profondément déprimés, nous conduire vers les autres êtres humains autour de nous, nous faire mieux comprendre le monde et nous aider à vivre. Elle peut aussi, et inéluctablement, transformer chacun de nous de l'intérieur.

Tzvetan Todorov avait raison de dire que : "L'œuvre littéraire produit un tremblement de sens, elle met en branle notre appareil d'interprétation symbolique, réveille nos capacités d'association et provoque un mouvement dont les ondes de choc poursuivent longtemps après le contact initial" (1) De plus : "Un vrai livre n'en finit plus de finir. Un bon livre est une promesse déjà tenue d'avenir ; un vrai livre nous laisse toujours, et à jamais sur notre fin..." C'est du sens qui passe, et pas toujours très sensé. Et nous faisons du sens -simple bricolage, nous ne construisons pas une mécanique impeccable- quand nous partageons notre temps comme les bons copains partagent leur pain" (2)

NOTES

(1). Tzvetan Todorov, La littérature en péril, Paris, Flammarion, 2007, p.74.

(2). Jacques Chabot, L'Imaginaire, Arles, Actes Sud, 1990, p.66.